

## BACCALAUREAT 2016 SECTIONS TECHNOLOGIQUES

Objet d'étude : *La question de l'homme*



**Remarque préalable :** ces éloges funèbres ne correspondent en rien à ce qu'on appelle le genre argumentatif. Ce sont des discours publics prononcés lors du décès d'un homme qu'on a peut-être aimé, avec tout ce que ce sentiment comporte d'ambivalence, surtout dans ce milieu d'hommes susceptibles. Il conviendrait que l'Establishment ouvre un peu les yeux, fasse preuve de bon sens et d'intelligence, et propose simplement « la question de l'homme », quel que soit le genre, et d'ouvrir largement de l'antiquité au monde moderne. On peut rêver.

Ceci dit, le thème est intéressant et permet par ailleurs de donner un peu de culture aux lycéens ou de leur rappeler qu'elle fait partie de ce qu'on est en droit d'exiger de futurs bacheliers, et donc de jeunes qui vont entrer dans l'enseignement supérieur, si dégradé soit-il en certains endroits.

### Corpus

Texte A : Victor Hugo, Discours prononcé aux funérailles de M. Honoré de Balzac (29 août 1850) T

Texte B : Émile Zola, Discours prononcé aux obsèques de Guy de Maupassant (7 juillet 1893)

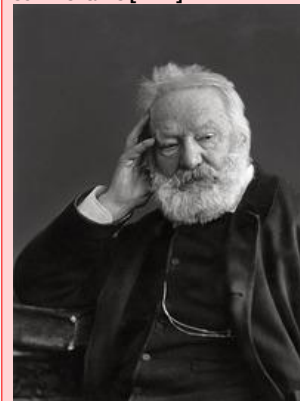
Texte C : Anatole France, Éloge funèbre d'Émile Zola (5 octobre 1902)

Texte D : Paul Éluard, Allocution prononcée à la légation de Tchécoslovaquie à l'occasion du retour des cendres de Robert Desnos (15 octobre 1945)

### Texte A : Victor Hugo, Discours prononcé aux funérailles de M. Honoré de Balzac (29 août 1850)

Balzac est l'auteur de nombreux romans réunis sous le titre de *Comédie humaine*, somme de ses observations sur l'ensemble de la société de son temps. M. de Balzac était un des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts parmi les meilleurs. Ce n'est pas le lieu de dire ici tout ce qu'était cette splendeur et souveraine intelligence. Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que le poète a intitulé *comédie* et qu'il aurait pu intituler *histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais\* ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel, et qui par moment, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal. À son insu, qu'il le veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires. Balzac va droit au but. Il saisit corps à corps la société moderne. Il arrache à tous quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri, à ceux-là un masque. Il fouille le vice, il dissèque la passion. Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi. Et, par un don de sa libre et vigoureuse nature, par un privilège des intelligences de notre temps qui, ayant vu de près les révolutions, aperçoivent mieux la fin de l'humanité<sup>2</sup> et comprennent mieux la providence\*, Balzac se dégage souriant et serein de ces redoutables études qui produisaient la mélancolie chez Molière et la misanthropie chez Rousseau. Voilà ce qu'il a fait parmi nous. Voilà l'œuvre qu'il nous laisse, œuvre haute et solide, robuste entassement d'assises de granit, monument, œuvre du haut de laquelle resplendira désormais sa renommée. Les grands hommes font leur propre piédestal ; l'avenir se charge de la statue. Sa mort a frappé Paris de stupeur. Depuis quelques mois, il était rentré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir la patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère. Sa vie a été courte, mais pleine ; plus remplie d'œuvres que de jours. Hélas ! ce travailleur puissant et jamais fatigué, ce philosophe, ce penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, **de combats**, commune dans tous les temps à

Commentaire [MD1]:



tous les grands hommes. Aujourd'hui, le voici en paix. Il sort des contestations et des haines. Il entre, le même jour, dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais, au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie ! [...]

\* Tacite, historien latin du Ier siècle, auteur des Annales ; Suétone, biographe et auteur de la Vie des douze Césars (Ier siècle) ; Beaumarchais, homme de lettres et dramaturge du XVIIIème siècle ; Rabelais, humaniste du XVIème siècle.

\* La fin de l'humanité : ce vers quoi tend l'humanité, sa finalité.

\* La providence : expression de l'amour divin dans la religion chrétienne, puissance qui veille sur le destin des individus.

### Texte B : Émile Zola, Discours prononcé aux obsèques de Guy de Maupassant (7 juillet 1893)

Maupassant est un écrivain français né en 1850 et mort en 1893

MESSIEURS,

C'est au nom de la Société des Gens de Lettres et de la Société des Auteurs dramatiques que je dois parler. Mais qu'il me soit permis de parler au nom de la littérature française, et que ce ne soit pas le confrère, mais le frère d'armes, l'aîné, l'ami qui vient ici rendre un suprême hommage à Guy de Maupassant. J'ai connu Maupassant, il y a dix-huit à vingt ans déjà, chez Gustave Flaubert. Je le revois encore, tout jeune, avec ses yeux clairs et rieurs, se taisant, d'un air de modestie filiale, devant le maître. Il nous écoutait pendant l'après-midi entière, risquait à peine un mot de loin en loin ; mais de ce garçon solide, à la physionomie ouverte et franche, sortait un air de gaieté si heureuse, de vie si brave, que nous l'aimions tous, pour cette bonne odeur de santé qu'il nous apportait. Il adorait les exercices violents ; des légendes de prouesses surprenantes couraient déjà sur lui. L'idée ne nous venait pas qu'il pût avoir un jour du talent. Et puis éclata *Boule-de-Suif*, ce chef-d'œuvre, cette œuvre parfaite de tendresse, d'ironie et de vaillance. Du premier coup, il donnait l'œuvre décisive, il se classait parmi les maîtres. Ce fut une de nos grandes joies ; car il devint notre frère, à nous tous qui l'avions vu grandir sans soupçonner son génie. Et, à partir de ce jour, il ne cessa plus de produire, avec une abondance, une sécurité, une force magistrale, qui nous émerveillaient. Il collaborait à plusieurs journaux. Les contes, les nouvelles se succédaient, d'une variété infinie, tous d'une perfection admirable, apportant chacun une petite comédie, un petit drame complet, ouvrant une brusque fenêtre sur la vie. On riait et l'on pleurait, et l'on pensait, à le lire. Je pourrais citer tels de ces courts récits qui contiennent, en quelques pages, la moelle même de ces gros livres que d'autres romanciers auraient écrits certainement. Mais il me faudrait tous les citer, et certains ne sont-ils pas déjà classiques, comme une fable de La Fontaine ou un conte de Voltaire ? Maupassant voulut élargir son cadre, pour répondre à ceux qui le spécialisaient, en l'enfermant dans la nouvelle ; et, avec cette énergie tranquille, cette aisance de belle santé qui le caractérisait, il écrivit des romans superbes, où toutes les qualités du conteur se retrouvaient comme agrandies, affinées par la passion de la vie. Le souffle lui était venu, ce grand souffle humain qui fait les œuvres passionnantes et vivantes. Depuis *Une vie jusqu'à Notre-Cœur*, en passant par *Bel-Ami*, par *La Maison Tellier* et *Fort comme la Mort*, c'est toujours la même vision forte et simple de l'existence, une analyse impeccable, une façon tranquille de tout dire, une sorte de franchise saine et généreuse qui conquiert tous les cœurs. Et je veux même faire une place à part à *Pierre et Jean*, qui est, selon moi, la merveille, le joyau rare, l'œuvre de vérité et de grandeur qui ne peut être dépassée. [...]

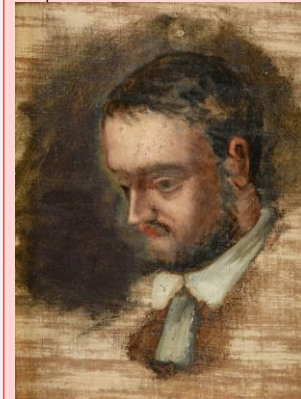
### Texte C : Anatole France, Éloge funèbre d'Émile Zola (5 octobre 1902)

Chef de file du naturalisme, Zola est l'auteur d'une vaste fresque romanesque, *Les Rougon-Macquart*. À travers les nombreux personnages de cette famille, il dépeint la société française sous le Second Empire.

Messieurs,

#### Commentaire [MD2]:

Zola par Cézanne



#### Commentaire [MD3]:



Guy de Maupassant

Rendant à Émile Zola au nom de ses amis les honneurs qui lui sont dus, je ferai taire ma douleur et la leur. Ce n'est pas par des plaintes et des lamentations qu'il convient de célébrer ceux qui laissent une grande mémoire, c'est par de mâles louanges et par la sincère image de leur œuvre et de leur vie. L'œuvre littéraire de Zola est immense. Vous venez d'entendre le président de la Société des gens de lettres en définir le caractère avec une admirable précision. Vous avez entendu le ministre de l'Instruction publique en développer éloquemment le sens intellectuel et moral. Permettez qu'à mon tour je la considère un moment devant vous. **Messieurs**, lorsqu'on la voyait s'élever pierre par pierre, cette œuvre, on en mesurait la grandeur avec surprise. On admirait, on s'étonnait, on louait, on blâmait. Louanges et blâmes étaient poussés avec une égale véhémence\*. On fit parfois au puissant écrivain – je le sais par moi-même – des reproches sincères, et pourtant injustes. Les invectives\* et les apologies\* s'entremêlaient. Et l'œuvre allait grandissant. **Aujourd'hui** qu'on en découvre dans son entier la forme colossale, on reconnaît aussi l'esprit dont elle est pleine. C'est un esprit de bonté. Zola était bon. Il avait la candeur et la simplicité des grandes âmes. Il était profondément **moral**. Il a **peint** le vice d'une main rude et vertueuse. Son pessimisme apparent, une sombre humeur répandue sur plus d'une de ses pages cachent mal un optimisme réel, une foi obstinée au progrès de l'intelligence et de la justice. Dans ses romans, qui sont des études sociales, il poursuivit d'une haine vigoureuse une société oisive, frivole, une aristocratie basse et nuisible, il **combattit** le mal du temps : la puissance de l'argent. Démocrate, il ne flatta jamais le peuple et il s'efforça de lui montrer les servitudes de l'ignorance, les dangers de l'alcool qui le livre imbécile et sans défense à toutes les oppressions, à toutes les misères, à toutes les hontes. Il **combattit le mal social** partout où il le rencontra. Telles furent ses haines. Dans ses derniers livres, il montra tout entier son amour fervent de l'humanité. Il s'efforça de deviner et de prévoir une société **meilleure**. [...]

\*Véhémence : emportement.

\* Invectives : discours violents et injurieux contre quelqu'un ou quelque chose.

\* Apologie : discours ou écrit ayant pour objet de défendre, de justifier et, le cas échéant, de faire l'éloge d'une personnalité ou d'une cause contre des attaques publiques.

#### Texte D : Paul Éluard, Allocution prononcée à la légation de Tchécoslovaquie à l'occasion du retour des cendres de Robert Desnos (15 octobre 1945)

*Paul Eluard et Robert Desnos ont tous deux participé à la Résistance. Desnos a été interné dans le camp de concentration de Terezin. Très affaibli par les conditions de sa détention, il est mort du typhus peu de temps après la libération du camp au printemps 1945.*

[...] Robert Desnos, lui, n'aura connu votre pays que pour y mourir. Et ceci nous rapproche encore plus de vous. Jusqu'à la mort, Desnos **a lutté pour la liberté**. Tout au long de ses poèmes, l'idée de liberté court comme un feu terrible, le mot de liberté claque comme un drapeau parmi les images les plus neuves, les plus violentes aussi. La poésie de Desnos, c'est la poésie du **courage**. Il a toutes les audaces possibles de pensée et d'expression. Il va vers l'amour, vers la vie, vers la mort sans jamais douter. Il parle, il chante très haut, sans embarras. Il est le fils prodigue d'un peuple soumis à la prudence, à l'économie, à la patience, mais qui a quand même toujours étonné le monde par ses colères brusques, sa volonté d'affranchissement et ses envolées imprévues. Il y a eu en Robert Desnos deux hommes, aussi dignes d'admiration l'un que l'autre : un homme honnête, conscient, fort de ses droits et de ses devoirs et un pirate tendre et fou, fidèle comme pas un à ses amours, à ses amis, et à tous les êtres de chair et de sang dont il ressent violemment le bonheur et le malheur, les petites misères et les petits plaisirs. Desnos a donné sa vie pour ce qu'il avait à dire. Et il avait tant à dire. Il a montré que rien ne pouvait le faire taire. Il a été sur la place publique, sans se soucier des reproches que lui adressaient, de leur tour d'ivoire, les poètes intéressés à ce que la poésie ne soit pas ce ferment\* de révolte, de vie entière, de liberté qui exalte les hommes quand ils veulent rompre les barrières de l'esclavage et de la mort.

\* Ferment : germe qui fait naître un sentiment.

**Commentaire [MD4]:** La « captatio benévolutiae », autrement l'art de capter l'attention. On est dans un discours public, on rend hommage à ceux qui ont parlé avant. Habile !

**Commentaire [MD5]:** Ce second mouvement vise à saluer ceux qui saluent l'œuvre. Mais enfin tout se passe comme s'il reculait le moment de dire lui-même ce qu'il en pense.

**Commentaire [MD6]:** L'œuvre de France ne brille pas par sa dimension morale. C'est au contraire un subversif, un grivois, au ton alerte. On est en droit de se demander s'il n'y a pas un peu d'ironie bien enveloppée.

**Commentaire [MD7]:** Toute cette dernière partie insiste sur la qualité de cette œuvre : il combat le mal. Mais à aucun moment, il n'en souligne les qualités littéraires...

**Commentaire [MD8]:**



## ECRITURE

**Vous répondez d'abord à la question suivante (4 points) :**

I. Quelles sont les qualités des écrivains célèbres dans les textes du corpus ?

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

**Commentaire :** Vous commenterez le discours d'Anatole France (texte C).

**Dissertation :** Les écrivains ont-ils pour mission essentielle de célébrer ce qui fait la grandeur de l'être humain ? Vous appuieriez votre réflexion sur les textes du corpus, sur ceux que vous avez étudiés et sur vos lectures personnelles.

**Invention :** A l'occasion d'une commémoration, vous prononcez un discours élogieux à propos d'un écrivain dont vous admirez l'œuvre. Ce discours pourra réutiliser les procédés, à vos yeux les plus efficaces, mis en œuvre par les auteurs du corpus.



ELEMENTS DE REPOSE

## METHODE

On vous demande les qualités des écrivains célèbres. Commencez par lister celles qui sont célébrées dans chacun des textes. Voyez ensuite si certaines sont communes ou si l'une d'elle ressort. Si c'est le cas, commencez alors par dire que « unanimement », les auteurs de chacun des textes loue cette qualité en particulier, puis vous déclinez celles qui sont soulignées par tel ou tel texte, et si l'un des auteurs loue quelque chose en particulier, vous finissez par là.

Autre angle d'approche. Vous voyez que dans chaque texte on parle de l'œuvre mais aussi de l'homme. Vous pouvez prendre cette distinction (c'est Zola qui donne le plus d'éléments sur Maupassant l'homme, commencez donc par lui).

Le texte A est un dithyrambe (sans beaucoup de nuances il est vrai mais tout à fait fondé). Il déploie toute la palette des qualités manifestées par l'écrivain Balzac, mais parle peu de l'homme. A. France (texte C) s'étend sur davantage sur l'homme que sur l'œuvre, mais il lie l'une à l'autre (peut-être appréciait-il modérément l'œuvre ?). Le ton est élogieux, mais il est mesuré (caractéristique de France, qui fut toujours un sceptique un peu distant et critique).

Le texte D célèbre l'homme en le liant à un pays, la France. Il loue et l'œuvre et l'homme et ce qu'il célèbre essentiellement, c'est le courage. Il faut relier les textes D et C, car tous deux soulignent que l'auteur dont il dresse le portrait a écrit une littérature « engagée » (même si ce combat n'est pas de même nature : pour la justice pour l'un pour la liberté pour l'autre, et France insiste davantage que Paul Euard). Attention, même si Hugo parle d'une vie de combats pour Balzac, il ne dit pas que son œuvre fut une œuvre « combattante ».

## COMMENTAIRE COMPOSE

Voici l'article publié par la revue « MARIANNE ». Il doit vous permettre de rédiger une introduction.

## ANATOLE FRANCE, L'ECRIVAIN LE PLUS INSULTE DE FRANCE

Publié le 06/08/2016 à 14:00

Commentaire [MD9]:



Commentaire [MD10]:



Attaqué par les plus grandes plumes du pays, le prix Nobel de littérature 1921 cristallisera autour de son œuvre toutes les rancœurs des soi-disant modernes.

**Nul hasard que les lycéens de l'année 2016 n'aient pas connu Anatole France (1844-1924).** Cette lacune goguenarde ne s'explique pas seulement par leur ignorance abyssale. Sans le savoir, ils ont été l'ultime maillon d'une longue chaîne d'oubli, le dernier relais de la haine. Aucun écrivain français des temps modernes n'a sans doute été l'objet d'une exécration aussi profonde et, avec le temps, aussi unanime qu'Anatole France.

Cette haine injuste s'en prend à un écrivain qui, lui-même, détestait haïr. Mais c'est justement cette douceur, cette indulgence, cette tendresse même qui devinrent l'emblème d'une tiédeur dont la littérature n'a soudain plus voulu. Pour vomir les tièdes, l'esprit contemporain a eu besoin de ce bouc émissaire. Elle a vu en Anatole France son antithèse. Pour se faire résolument moderne, tout ce qui est francien devait lui être étranger. La date de naissance de cette haine ? Le jour de la mort de France, le 12 octobre 1924. Sa vie durant, relativement peu de querelles violentes, presque pas de cartels (tout juste un duel grotesque, avorté, avec Leconte de Lisle) : le signe particulier de cette détestation est d'être essentiellement posthume et d'autant plus exubérante qu'elle fut longtemps une haine rentrée. C'est peut-être, d'ailleurs, une cause de sa durée.

#### **Crépuscule d'une idole**

"La servilité humaine qui s'en va"

Avant sa disparition, France fut justement, tout à l'inverse, adulé partout et par tous. Il fit l'unanimité pour lui avant de la faire contre lui. Maurras le célébra, aussi bien que Blum et Jaurès, qui publia dans l'Humanité son roman *Sur la pierre blanche* (1905). Il plaît aux centristes, aux extrêmes, à tous. Même les catholiques se laissent un moment prendre au piège de sa manie de calligraphier sans fin la Légende dorée avec presque autant de déférence que d'ironie. Comment l'engouement s'est-il inversé en dégoût ? Tout commence par un coup de pistolet dans le concert d'éloges. Les auteurs ? Quelques garçons dans le vent, Breton, Aragon, Soupault, Drieu, Delteil... L'arme du crime ? Un tract diffusé à la mort du "maître" abhorré. Son titre : "*Un cadavre*". Son parti pris, le scandale et l'excès : "*C'est un peu de la servilité humaine qui s'en va*", "*Avez-vous déjà giflé un mort ?*", "*Refus d'inhumer*"... C'était la seule méthode pour renverser une telle idole, et France ne s'en est toujours pas relevé. L'outrance même de l'outrage dédouane tous les autres par anticipation. A côté, tout brûlot paraîtra modéré. Et ils seront légion. France, à peine disparu, prend coup sur coup. Chape de plomb catholique avec Bernanos, la mise à l'index, René Johannet qui demande si Anatole France est un grand écrivain... On devine la réponse... Mais coup de pied de l'âne aussi.

Jean-Jacques Brousson, l'ancien secrétaire particulier de l'écrivain, expose la dépouille du «maître» à la vindicte populaire, à coups de saynètes au vitriol. Dans un livre au titre évocateur, *Anatole France en pantoufles*, il fixe par petites touches les traits d'un vieillard égoïste et égrillard, un M. Homais des hautes sphères de la IIIe République dont l'intelligence anticléricale ne serait qu'une forme de la bêtise, un solennel benêt en robe de chambre recouvert par erreur du manteau de la gloire. Brousson récidive avec *Itinéraire de Paris à Buenos Aires* : il croque la tournée du maître vieillissant en Argentine et au Brésil comme le voyage d'un notable pompeux pris à tort pour un aigle par les indigènes trompés par cette pacotille d'exportation. La haine que suscite France n'a plus que de faibles remparts. L'indignation morale de Claude Aveline, les réfutations filandreuses de son jeune ami Calmettes, qui barbouille des pages entières pour prouver, photo à l'appui, que, non, sur le toboggan de Madère, France ne s'est pas comporté comme le prétend Brousson... Tout cela est trop faible et arrive trop tard. L'image du touriste des lettres, du grand fumiste géant malgré lui est fixée. Un rituel propitiatoire

Même la gauche finit par le honnir. A sa mort, Clarté s'en prend violemment à lui, tel Jean Bernier, évoquant "*France ou le point mort*". La nouvelle figure morale, Romain Rolland, méprise ses sinuosités et ses complaisances de vieillard pendant la Grande Guerre. Tout en critiquant les débordements dans l'insulte et la lâcheté de s'en prendre à un défunt, il s'efforce d'atténuer l'admiration de son ami Gorki. France symbolise désormais une littérature faisandée, où la compréhension finit par se confondre avec le compromis. Le rejeter violemment opère désormais comme un passage obligé et le rituel propitiatoire qui placera tout jeune écrivain du bon côté de la modernité. Breton parle de poser

Commentaire [MD11]:



une pierre blanche l'année de sa mort, mais depuis c'est surtout une pierre noire que chacun jettera à cette incarnation abjecte de la littérature d'avant.

France est "illisible"

Au prétendu scepticisme de cet homme de livres, toute une génération littéraire oppose le retour à la foi et le culte nietzschéen de l'énergie. Une autre attaque unique, inouïe, creuse encore sa tombe. C'est du jamais-vu à l'Académie française : son successeur, Paul Valéry, se refuse, lors de son éloge funèbre, à prononcer son nom. Le discours de réception serpente en l'évitant soigneusement, comme il contourne toute louange pour en faire un blâme implicite : "*Son œuvre ne surprit que doucement et agréablement par le contraste rafraîchissant d'une manière si mesurée avec les styles éclatants ou fort complexes qui s'élaboraient de toutes parts [...]. On aima tout de suite un langage qu'on pouvait goûter sans y trop penser.*" La cause de cette férocité froide n'est pas que poétique, elle est aussi politique. Valéry, futur auteur de la réponse au discours de réception du maréchal Pétain (certes, en 1931), en veut surtout à France de son engagement dreyfusard : "*Quand on songe au cynisme d'Anatole France, qui vit publiquement aux crochets d'une juive, et dans le milieu imaginable des dames littéraires israélites, les Stern, les X et Y, etc.*" écrit-il à Gide, par exemple, en janvier 1898.

Céline ira plus loin : "*Anatole, plus vicieux et salope que les autres, était pertinemment enjuivé.*" Cela suggère que, par son engagement, France a aussi attiré sur lui une partie de cette haine, l'une des plus violentes du siècle. Pourtant, Gide, qui, à certains égards, prend la succession de France comme grand écrivain français engagé (il lui succède, avec un peu de gêne, à la Royal Society), n'a pas besoin de la politique ni d'un transfert de racisme pour l'abominer constamment : France est "illisible", il "représente tout le temps le passé", son style "demi-coupole", sans le moindre "tremblement", le révulse.

Peut-être le fait que la préface des *Plaisirs et les Jours*, le premier livre de Proust, en 1896, soit signée Anatole France a-t-il contribué à lui faire méconnaître d'abord l'auteur de la Recherche. Proust, précisément, est le seul à ne pas haïr son "cher maître". Mais, ironie tragique, c'est peut-être celui qui l'aimait le plus qui a contribué encore davantage à le destituer. Outre la préface de *Tendres Stocks*, où il démolit en finesse l'esthétique nostalgique de France, le disciple qui croqua son aîné sous les traits de Bergotte a surtout porté à la perfection et transcendé ses meilleures intuitions littéraires : en littérature, ce qui tue n'est pas seulement la haine, c'est aussi, plus cruellement sans doute, un plus grand génie.

#### APPROCHE GENERALE : GRAND COUP DE PROJECTEUR CHOISI

Le choix de ce commentaire n'est pas judicieux. Sauf si on comprend qu'il y a un effet d'argumentation détourné. France est mal à l'aise. C'est un homme qui n'a aucune envie de dire du mal de Zola, surtout en cette occasion, mais il n'a pas envie non plus de prononcer un dithyrambe. Il s'en sort par des précautions oratoires, les jeunes diraient du « blabla », et même du « bloublou ». Il salue ensuite la « bonté » et la « moralité » de Zola, avant de saluer aussi son engagement dans le combat pour un monde meilleur. C'est un discours sans grande envergure (comparé au dithyrambe généreux de V. Hugo).

Comment commenter un texte qui commence par des précautions élocutoires. C'est stupide. Paul Eluard était un choix meilleur, ou Zola envers Maupassant, car fait l'éloge de l'homme, de l'amitié et de l'œuvre.